





LAURE ARBOGAST

# *November* **LOVE**

2. ÂMES ÉGARÉES





# *Playlist*

- *The Anthem*, Good Charlotte
- *Makes No Difference*, Sum 41
- *The Mixed Tape*, Jack's Mannequin
- *Dear Father*, Sum 41
- *I'd Do Anything*, Simple Plan
- *Pathetic*, Blink-182
- *Here I Am Alive*, Yellowcard
- *Tragedy + Time*, Rise Against
- *Come Back Home*, We Are The In Crowd
- *The Best of Me*, The Starting Line
- *Cheap Shots & Setbacks*, As It Is
- *Holiday From Real*, Jack's Mannequin

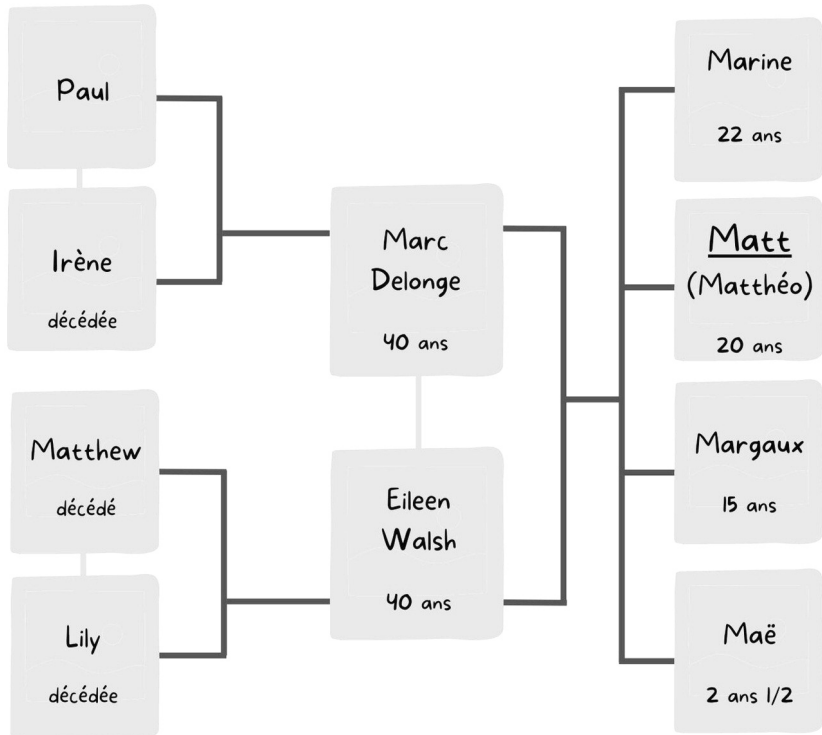
Écoute l'intégralité de la playlist *Best Of* de Matt sur YouTube Music à l'adresse suivante :

<https://bit.ly/playlistnovemberlove>

ou en flashant directement ce QR code :



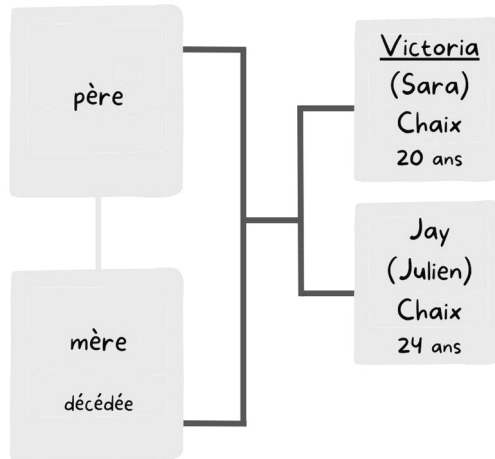
## La famille de Matt



## Les amis de Matt



## La famille de Victoria



## Les amis de Victoria

Lexie  
(Alexandra)  
Leblanc  
21 ans

Marine  
Delonge  
22 ans



# Prologue

EILEEN

## ***Niort, vingt-trois ans plus tôt...***

*Demain, ce sera notre dernière rentrée au lycée, pensé-je avec un pincement au cœur.*

Allongés sur le plancher de la cabane, à quelques mètres au-dessus du sol, Denis et moi refaisons le monde en contemplant les étoiles.

— Pourquoi Marc n'est pas encore là ? se lamente Denis. Je meurs de faim...

— Comment tu peux dire ça après avoir avalé une pizza entière ? m'écrié-je. Et comment tu peux être aussi maigre avec tout ce que tu engloutis ?

— Aucune idée, répond-il en haussant les épaules.

Je suis jalouse... J'ai fait un régime pendant tout l'été car j'avais pris du poids à cause de ma pilule contraceptive – qui ne m'a servi à rien : je n'intéresse toujours pas Marc.

— Dans quelques années, tu feras moins le malin, grommelé-je. Tu...

Je suis interrompue par un sifflement en provenance du jardin.

— Eileen ? Denis ? Vous êtes là ? lance Marc.

Depuis quelques semaines, sa voix est devenue plus grave, plus adulte... et encore plus envoûtante.

— Ce n'est pas trop tôt ! s'exclame Denis. J'espère que tu as une bonne excuse...

— J'en ai même une délicieuse, rétorque Marc qui monte l'échelle de corde, un Tupperware à la main.

— Ce sont mes préférés ? Au chocolat ?

— Non, ceux d'Eileen, à la vanille.

— Parce que c'est moi, sa préférée ! exulté-je en m'emparant de la boîte que Marc me tend à travers l'ouverture.

Je n'en suis pas si sûre... Marc sourit et s'assoit en tailleur à côté de nous.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ? demandé-je en désignant sa pommette bleue.

— Rien de grave, répond-il en évitant mon regard. J'ai reçu une balle dans la figure en jouant au tennis.

*C'est la vérité ?* pensé-je, inquiète.

J'ai essayé d'en savoir plus sur ses fréquentes blessures, mais il se montre très évasif. Je crains qu'il ne soit impliqué dans une organisation du genre *Fight Club*<sup>1</sup> : un club de combats clandestins ultraviolents, la nuit, dans les sous-sols d'un bar. Quand je lui ai fait part de ma théorie, Marc s'est mis à rire.

— Eileen, « la première règle du *Fight Club* est : il est interdit de parler du *Fight Club* », m'a-t-il répondu.

Je n'ai pas insisté. J'ai trop peur de passer après son « hobby » si un jour il doit faire un choix.

— Tu es vraiment maladroit, se moque Denis.

— Mais je suis beau garçon, alors ça compense, réplique Marc avec un clin d'œil.

Denis devient écarlate. Il ne répond pas. Marc se doute-t-il que Denis est amoureux de lui ?

— On mange ? proposé-je en ouvrant le carton de la pizza rescapée.

Denis se sert aussitôt. Marc m'en donne une part puis en prend

une à son tour. Je leur montre la capsule temporelle que j'ai apportée : une grande boîte métallique à l'aspect vintage où sont dessinés les principaux monuments de Paris. Je l'ai achetée le mois dernier quand Denis et moi, nous avons passé une semaine dans la résidence secondaire de mes parents dans le Marais. Marc n'a pas pu venir : son père ne l'a pas laissé partir en voyage avec Denis, qu'il qualifie de « tapette » ou de « mangeur de serpents ».

— Tant pis, nous a dit Marc, déçu. Mais dans un an, nous serons tous les trois à Paris. Le vieux n'aura pas son mot à dire.

J'espère que notre rêve se réalisera. Nous avons planifié avec soin chaque détail de notre vie future. J'en ai parlé à mes parents qui se sont montrés très compréhensifs : ils savent que je ne peux pas vivre sans Marc et que lui ne peut pas s'éterniser dans la même maison que son père.

« Si c'est ce que tu souhaites, pars, Eileen », m'a dit ma mère. « Les écoles d'infirmières, il y en a partout. Surtout à Paris. »

— Alors, on la remplit, cette capsule ? me demande Marc en agitant la main devant mes yeux, me sortant de ma rêverie.

— D'abord, goûtons au dessert que tu as apporté, réplique Denis qui s'empare du Tupperware.

Il découvre avec ravissement que la moitié des muffins sont à la vanille et l'autre moitié, au chocolat. Il me tire la langue ; je dresse mon majeur avant de mordre dans mon gâteau.

— Ce sont les meilleurs que tu aies faits jusqu'à présent, Marc ! m'écrié-je, conquise.

— Ça n'a rien d'extraordinaire, murmure-t-il, gêné. Voilà ce que j'ai choisi pour la capsule. Mais ce sera pour Eileen...

Il sort de sa poche une vieille cassette audio. Quand nous étions enfants, si je partais en vacances sans lui, Marc m'en apportait toujours une. Il y compilait ses morceaux préférés du moment : le plus souvent, du pop punk californien.

Sur la jaquette, il a écrit : « *Best Of* », suivi des titres qu'il a sélectionnés. Le premier est *The Mixed Tape*, de Jack's Mannequin. « Et voici ma compilation pour elle », disent les paroles.

— Comme c'est romantique... se moque Denis. Dommage que dans vingt ans, elle ne pourra même pas l'écouter ! D'ailleurs, je ne suis pas sûr d'avoir encore un lecteur de cassettes.

Marc et moi échangeons un regard complice. Ni lui ni moi n'avons envie d'expliquer à Denis ce que cet objet signifie pour nous : le lien qui nous unit. Un lien indéfectible, à défaut d'être romantique.

— À moi ! dis-je en plaçant au fond de la boîte une photo de nous trois en maillot de bain devant la piscine de la voisine.

Au moins, je ne perdrai plus une heure par jour à contempler Marc torse nu. Depuis l'an dernier, il fait beaucoup de sport et ses abdominaux sont de plus en plus saillants.

— Moi, je n'ai rien apporté, dit Denis avec un sourire en coin. Marc, ferme les yeux !

— Euh... Tu me fais peur, là...

— Tu me fais confiance ? insiste Denis.

*S'il embrasse Marc devant moi, je lui refais le portrait !* pensé-je, furieuse. J'ai avoué à Denis que j'aimais Marc peu de temps après qu'il a intégré notre duo, en classe de quatrième : pourquoi voudrait-il me blesser ?

— Je ne te fais aucune confiance, répond Marc qui ferme pourtant les yeux.

Denis prend une paire de ciseaux dans sa poche. Rapide comme l'éclair, il saisit une mèche de cheveux de Marc et la coupe. Surpris, celui-ci ouvre les yeux et se met à rire :

— A priori, dans vingt ans, j'aurai toujours des cheveux... J'espère qu'ils ne seront pas blancs. Mais quel intérêt pour toi de les garder ?

*À ton avis, idiot ?*

Comme Denis ne répond pas, je décide de le sortir d'embarras :

— Voici mon second objet, dis-je en leur montrant le mug *Mind The Gap* que Marc m'a offert à la fin du voyage à Londres.

— Tu aurais pu me dire que tu ne l'aimais pas, sourit-il.

Au contraire. Mais j'ai trop peur de le casser.

— Je n'ai rien d'autre, alors ce sera un muffin au chocolat,

continue-t-il en le glissant dans un sachet en plastique.

— Tu vas attirer les rats, dit Denis, perplexe. Voilà mon second objet...

Il désigne le T-shirt de Marc où est imprimée la pochette de *Homework*, le premier album des Daft Punk.

— Pardon ? fait Marc, interloqué.

— S'ils se séparent, ça me fera un souvenir. Allez, s'il te plaît ! dit Denis avec le sourire du chat du Cheshire.

— Tu es stupide, se moque Marc qui se déshabille sans autre forme de cérémonie. Et puis, ils seront sans doute toujours là dans vingt ans : ils sont masqués, ils ne vieilliront jamais.

— Nous non plus, si nous gardons une âme d'enfant, rétorque Denis, incapable de détacher son regard du torse nu de Marc.

Je suis sûre que Denis sera le même dans vingt ans, avec quelques kilos en plus... Marc et moi, allons-nous beaucoup changer ?

J'espère qu'il tombera amoureux de moi et que nous passerons notre vie ensemble. Pourtant, je ne crois pas aux contes de fées, aux « ils vivront heureux et ils auront beaucoup d'enfants ». Monsieur partira à l'aventure pendant que madame restera au château et élèvera leur nombreuse progéniture – après être rentrée du travail.

Moi, je ne veux qu'un enfant : mon seuil de tolérance à la douleur est plutôt bas et je n'ai aucune envie de m'infliger plusieurs accouchements.

Marc lance son T-shirt des Daft Punk à Denis – occupé à se rincer l'œil – et remonte la fermeture Éclair de sa veste. Denis plie le vêtement avec soin et le range avec le reste de nos trésors.

— Attends ! On devrait écrire une lettre aux Marc, Denis et Eileen du futur, dis-je au moment où il s'apprête à fermer la boîte. Qui a du papier ?

— Moi, répond Marc en sortant une enveloppe de sa poche. Commençons par leur souhaiter bonne chance... « Chers Eileen, Denis et Marc. J'espère que vous n'êtes pas morts et que »...

— C'est quoi ? coupé-je en examinant avec curiosité – et une

certaine jalousie – l’enveloppe rose pâle dont se dégage un parfum féminin.

— Je l’ai trouvée ce soir dans ma boîte aux lettres. Alexandra, qui était dans notre classe l’an dernier, l’y a déposée. Elle veut être ma copine...

Non, mais je rêve ! Pour qui se prend-elle ?

*Marc n’est pas à toi, Eileen*, me rappelle une petite voix dans ma tête.

— Quoi ? Alexandra, la plus belle fille de la classe ? s’écrie Denis. Alors, tu lui as répondu quoi ?

— « Non merci. »

— Tu... Mais pourquoi ?

— Parce qu’elle ne m’intéresse pas. D’ailleurs, tu n’es pas sorti avec elle, l’an dernier ?

— Oui, mais je l’ai trompée avec son frère aîné. Depuis, elle m’en veut à mort. Mais je ne regrette rien : il...

— Garde ces détails pour toi, coupe Marc. On la ferme, cette boîte ? Il est déjà tard et on va devoir l’enterrer...

— *Tu* vas devoir l’enterrer, Marc, rectifié-je.

— J’allais vous le dire... bougonne-t-il pour la forme.

— Tu ne peux pas refuser ! On est tes meilleurs amis, aujourd’hui et pour toujours.

— Si on faisait un pacte de sang ? propose Denis en sortant un canif de sa poche.

— Ce n’est pas du tout original, réplique Marc en haussant les épaules. Aucun intérêt !

— On pourrait graver nos noms sur l’écorce de ce frêne, alors, propose Denis.

— Si tu abîmes cet arbre, c’est sur tes fesses que je graverai nos noms ! m’écrié-je.

— Mais la voilà, l’idée ! exulte Denis. Et si on se faisait faire le même tatouage ?

*J’allais te le dire...*

— D’accord, mais un petit, répond Marc. Et pas sur les fesses.

— Je passe, dis-je, catégorique. Je ne suis pas maso.

Marc et Denis échangent un regard complice. Je me sens exclue.

— Allons-y ! lance Denis.

— Et la lettre ?

— Laissons tomber. On ferme la capsule, on l'enterre et on va se faire tatouer.

— Eileen, tu nous accompagnes ? demande Marc.

Comment pourrais-je lui refuser quoi que ce soit ? Car je dois me rendre à l'évidence : chaque jour, je succombe un peu plus à son charme.

— Allons-y. Je jugerai qui est le plus douillet de vous deux.

— Denis n'a aucune chance... sourit Marc.

Depuis quelque temps, j'ai l'impression que ses sourires sont tristes. Les miens aussi, sans doute... Je voudrais tant qu'il soit amoureux de moi.

Denis finit les muffins pendant que Marc creuse un trou au pied du frêne. Avant que la boîte n'aille rejoindre sa dernière demeure – pour les vingt prochaines années –, Denis s'en empare et écrit au marqueur noir :

Amis jusqu'à ce que la mort nous sépare !

Ensuite, il la place au fond du trou. Nous formons un cercle et nous nous donnons la main.

— Amis jusqu'à ce que la mort nous sépare ! dis-je avec enthousiasme au même moment que Denis.

Marc nous regarde tour à tour avant de lever les yeux vers le ciel.

— Jusqu'à ce que la mort nous sépare... murmure-t-il.

Puis, il nous lâche la main et il recouvre le coffret de terre.

---

1. *Fight Club* (1999) est un film américain de David Fincher, adapté du roman éponyme de Chuck Palahniuk (1996).





# Partie Un

« *You're only given a little spark of madness. You mustn't lose it.* »

« Tu ne reçois qu'une petite étincelle de folie. Tu ne dois pas la perdre. »

— ROBIN WILLIAMS

## Playlist

- *The Mixed Tape*, Jack's Mannequin
- *Dear Father*, Sum 41
- *I'd Do Anything*, Simple Plan



## CHAPITRE 1

*Marc*

SAMEDI 31 OCTOBRE, MINUIT

### *Paris, vingt-trois ans plus tard...*

Cette fois, je ne reculerai pas.

Je vais dans la salle de bains et je me sers un grand verre d'eau. Puis, je détache quelques comprimés de mes plaquettes de médicaments et j'en choisis un au hasard.

Je croise le regard terrifié mais résolu de mon reflet dans le miroir. Ma décision est prise. Mon calvaire a assez duré.

*Un.*

Il y a vingt-trois ans jour pour jour, mon père a failli me tuer. Quand je suis sorti du coma, j'ai appris qu'Eileen et moi attendions un enfant. Marine. J'ai frappé mon meilleur ami Denis quand il m'a avoué qu'il m'aimait et je lui ai cassé le nez. Par un malheureux hasard, Matthéo est né deux ans jour pour jour après mon « agression ».

*Deux.*

Il y a deux ans, Eileen m'a quitté pour aller vivre à Paris avec nos quatre enfants. Nous avons divorcé six mois plus tard. Je ne lui ai jamais versé un centime. Aujourd'hui, Marine a vingt-deux ans ;

Matthéo, vingt et un ans ; Margaux, quinze ans et Maë, deux ans et demi. Je n'ai gardé le contact qu'avec Marine.

*Trois.*

Environ 200 000 personnes tentent de se suicider chaque année en France. Près de 10 000 y parviennent. Cela fait 25 par jour, dont les trois quarts sont des hommes. Ce taux est l'un des plus élevés d'Europe. L'une des deux causes principales, avec la solitude, est la dépression.

*Quatre.*

Ça fait des années que j'en souffre. J'ai avalé des quantités de médicaments, passé des centaines de nuits blanches, fait plusieurs séjours en hôpital psychiatrique – et pas en prison, comme le croit Matthéo. Personne n'est au courant, pas même Eileen. Je ne lui ai jamais dit que mon père me frappait, mais je pense qu'elle s'en doute.

*Cinq.*

Près de 80 enfants meurent chaque année en France, victimes de maltraitance. Un enfant tous les cinq jours. J'ai failli faire partie de ces statistiques. Une croyance commune veut qu'un enfant battu devienne un parent violent. Pour ne pas courir ce risque, j'ai choisi d'être un père absent. C'est Matthéo qui a rempli mon rôle auprès de Margaux et de Maë. Bien joué, Marc.

*Six.*

J'ai toujours été doué avec les chiffres. C'est très utile quand on est directeur de société. Je n'avais aucune envie de reprendre l'entreprise familiale, mais je n'ai pas eu le choix. Ma passion, c'était la pâtisserie. Mon rêve, c'était d'ouvrir une pâtisserie à Montmartre. Celui de Denis, c'était d'ouvrir un bar à Saint-Germain-des-Prés. Nous voulions travailler ensemble. Eileen a tranché : nous ouvririons un salon de thé dans le Marais. Devinez : notre projet a capoté.

*Sept.*

J'ai beaucoup voyagé mais de Paris, je ne connais que les aéroports. Eileen m'en parlait tout le temps : ses parents

possédaient une résidence secondaire, un bel appartement dans le Marais. Je n'ai séjourné que deux fois dans la capitale : le week-end dernier et celui-ci. C'est là où je rêvais de vivre. C'est là où je vais mourir. Ironique, non ? Je me demande si quelqu'un viendra à mon enterrement.

#### *Huit.*

Notre villa niortaise appartient à Eileen. C'était celle de ses parents. Je m'y suis installé peu avant la naissance de Marine : Eileen et moi, nous n'avions pas les moyens d'en louer une. Cinq ans plus tard, son père est décédé d'un infarctus. Sa mère lui a donné la maison, puis elle a déménagé dans le Marais. Après notre divorce, Eileen a mis la villa en vente. Le mois dernier, j'ai reçu un recommandé m'informant que je devais quitter les lieux avant vendredi 6 novembre, soit dans six jours. Une entreprise de nettoyage viendra ce jour-là pour débarrasser tout ce qui restera. J'ai été si occupé par mon travail que je n'ai pas encore commencé à plier bagage. De toute façon, pour aller où ?

#### *Neuf.*

Depuis toujours, je vis dans le mensonge. Je suis trop lâche pour avouer la vérité. Je ne peux même pas la dire à voix haute lorsque je suis tout seul. Je refuse de l'accepter. De m'accepter. Ma psychiatre a inventé le jeu du oui/non. Si je peux, je dis « oui » ou « non » et si je ne peux pas, je ne réponds rien ou « je ne veux pas répondre ». Le mois dernier, elle m'a posé *la question*. Pour la première fois, je n'ai rien dit mais je l'ai regardée droit dans les yeux. Peut-être que si j'étais resté en vie quelques années de plus, j'aurais eu le courage de dire « oui ».

#### *Dix.*

Hier, j'ai appris que mon père avait eu un infarctus. Je n'ai ressenti aucune tristesse. Dieu merci, il ne voulait pas que je lui rende visite. Puis, j'ai revu Eileen pour la première fois depuis deux ans. Elle était rayonnante. Encore plus belle qu'avant, si c'est possible. Elle m'a annoncé que Margaux refusait de me rencontrer. Puis, Maë est arrivée. Je ne l'ai pas reconnue. Elle m'a dit : « Mais

t'es qui, toi ? » Ça m'a fait plus mal que les coups que mon père m'infligeait. Quand elle a compris qu'elle devait me suivre, elle a commencé à hurler et elle s'est cramponnée aux jambes d'Eileen, qui s'est mise à pleurer. Alors, je suis parti. Je suis allé voir Denis pour lui demander pardon de l'avoir frappé il y a vingt-trois ans. Mais il était avec une fille aux cheveux bleus – sa petite amie, sans doute – et je me suis dégonflé.

*Onze.*

L'effet boule de neige, vous connaissez ? Une personne fragile qui, dès qu'elle se relève, prend un nouveau coup en pleine figure jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus se relever ? Voilà où j'en suis. À terre. Je n'en peux plus. C'est sans fin. Mais j'ai trouvé le moyen de tout arrêter.

*Douze.*

J'ai peur. J'ai froid. Je transpire. Mon cœur s'accélère. Ma vue se trouble. J'enlève mes lunettes et je me passe de l'eau sur le visage.

Je vais me recoucher et m'endormir pour ne jamais me réveiller. Sauf que je n'en ai pas le temps. Je m'écroule sur la moquette, la tête la première.

Soudain, un grand fracas. Puis, quelqu'un se met à hurler et me retourne sur le dos. Mais déjà, je ne vois plus rien. Je n'entends plus rien.

C'est trop tard.

Je n'ai plus peur. Mon calvaire est terminé.

## CHAPITRE 2

# Matt

SAMEDI 31 OCTOBRE, 00 H 30

### *Deux minutes plus tôt...*

*Vite !*

L'ascenseur est d'une lenteur désespérante. Jay prend la carte magnétique de mes mains tremblantes et se prépare à bondir dès que les portes s'ouvriront. « À droite », a dit la réceptionniste. Il lui a demandé d'apporter un défibrillateur, mais l'appareil est en panne...

Enfin, la cabine s'immobilise. Nous nous ruons dans le couloir et courons jusqu'à la chambre de mon père. Jay déverrouille la porte.

— Papa ! hurlé-je en l'ouvrant à la volée.

Il est allongé sur le ventre, devant la fenêtre. Non... Ce n'est pas possible ! Je me précipite vers lui, m'agenouille et le fais basculer sur le dos. Il ouvre les yeux avec difficulté.

— Il... il est vivant, bafouillé-je en le serrant dans mes bras.

— Il doit rester éveillé, lance Jay en fonçant dans la salle de bains.

— Papa, ne t'endors pas ! m'écrié-je.

Pas de réponse. Je l'appelle encore, je le secoue doucement, mais il ne réagit pas. Ses yeux me fixent sans me voir.

— Papa, parle-moi, je t'en supplie !

— Il a avalé des médicaments, dit Jay qui réapparaît, des plaquettes vides à la main. Marc, tenez bon ! ajoute-t-il en prenant son pouls. Vous... Merde !

Nous échangeons un regard.

— Il ne respire plus ! hurlé-je, paniqué. On essaie de le faire vomir ?

— Surtout pas ! On attend les pompiers. Tu sais faire la réanimation ?

Impuissant, je secoue la tête. Jay m'écarte et dénude la poitrine de papa. Puis, il commence les gestes de premiers secours, alternant insufflations et massage cardiaque. Choqué, je me recroqueville contre le lit et je me mets à pleurer, les yeux rivés sur le visage livide de mon père. C'est ma faute...

J'entends une sirène qui se rapproche. Concentré, Jay compte à mi-voix. Il est en nage. Combien de temps s'est écoulé depuis que le cœur de papa s'est arrêté ?

Deux pompiers déboulent dans la chambre. L'un d'eux relaie aussitôt Jay qui, essoufflé mais très calme, commence à expliquer la situation. L'autre passe un coup de téléphone et nous apprend que le SMUR sera là dans quelques minutes.

Quelques minutes qui semblent des heures...

Soudain, un médecin et un infirmier arrivent. Tout s'enchaîne très vite. Le matériel est préparé. J'entrevois une seringue, des électrodes, un défibrillateur...

— Papa, reviens ! m'écrié-je juste avant qu'on lui administre un choc électrique.

Jay me prend dans ses bras. Le massage cardiaque recommence. Nous retenons notre souffle. Rien...

Tout à coup, il me semble voir la main de papa bouger. Je me mords la lèvre jusqu'au sang.

— Le cœur est reparti, confirme le médecin. On l'emmène.



Jay et moi soupignons de soulagement.

— Pou... pourquoi il ne se réveille pas ? bafouillé-je tandis que papa, un masque à oxygène sur le nez, est allongé sur un brancard.

— Il va s'en sortir, Matt, me rassure mon meilleur ami. Parle-lui !

C'est ce que je fais jusqu'au parking, bien que je doute qu'il m'entende :

— Tu ne peux pas nous laisser, papa ! On a besoin de toi. *J'ai* besoin de toi. La semaine dernière, je ne t'ai pas dit la vérité. Je ne pensais pas un mot de ce que je t'ai raconté. J'étais surpris que tu viennes me voir, mais ça m'a touché...

Un des pompiers m'invite à monter quelques instants dans l'ambulance en attendant le départ. Je prends la main de mon père. J'ai l'impression qu'il serre la mienne.

— Tu avais raison, continué-je. Je ne suis qu'un petit con et je te demande pardon... Réveille-toi, papa ! Je t'en supplie !

Le médecin me fait descendre du véhicule :

— Son cœur bat normalement et il est stabilisé. Il a toutes ses chances, me rassure-t-il avant de donner à Jay le nom de l'hôpital où papa va être conduit : celui où ma mère travaille.

Dans un état second, je monte dans la Jeep de Jay. Devant nous, l'ambulance des pompiers et la voiture d'intervention du SMUR foncent dans la nuit, toutes sirènes hurlantes. *C'est ma faute...* me répété-je en boucle.

Et soudain... Le silence.

Ou plutôt, il y a tant de bruit dans ma tête que je n'entends plus rien. Je suis assis sur une chaise en plastique dans la salle d'attente des urgences. Jay, un bras passé autour de mes épaules, est au téléphone.

— Eileen arrive, dit-il après avoir raccroché. Elle s'apprêtait à partir travailler. Marine est en route aussi. J'ai prévenu Denis : il va garder Maë et parler à Margaux.

Je hoche la tête et je le remercie pour la millième fois de la nuit. Notre attente interminable se poursuit.

— Delonge ? appelle soudain un jeune médecin.

Je me lève d'un bond. Il nous fait signe d'approcher.

— Vous êtes tous les deux de la famille ? demande-t-il quand nous franchissons la double porte des urgences.

— Oui, dis-je sans hésiter. Comment va mon père ?

— Sa vie n'est plus en danger. Il ne devrait pas avoir de séquelles.

Je suis pris d'un rire nerveux. J'entends à peine la suite. Papa s'est réveillé juste avant d'arriver à l'hôpital. On lui a fait un lavage d'estomac et tout un tas d'analyses qui se sont révélées rassurantes.

Jay demande des précisions ; l'interne lui pose encore quelques questions dont il note les réponses.

— Si vous n'aviez pas appelé si vite et commencé la réanimation, il ne serait sans doute plus en vie, nous apprend-il. Ça s'est joué à quelques minutes près.

— Une chance qu'au club de tennis, on m'ait proposé de suivre la formation Sauvetage Secourisme au Travail, dit Jay en envoyant un message dans le groupe WhatsApp de notre « famille ».

— Je peux voir mon père ? demandé-je au médecin.

— Non, il dort. Mais dès que...

Vêtue d'une blouse blanche, maman surgit tout à coup. Ses yeux sont rouges et gonflés.

— Docteur, coupe-t-elle, son père est mon ex-mari. Comment va-t-il ?

— Il va s'en sortir, Eileen.

Ma mère soupire de soulagement. L'interne lui résume la situation dans des termes incompréhensibles. Les mots « TS médicamenteuse » résonnent dans ma tête.

Tentative de suicide. Si Jay n'avait pas été là...

J'ai envie de hurler.

— Vous pouvez aller le voir, dit le médecin avec douceur. Je vais trouver quelqu'un pour vous remplacer pendant une heure ou deux, Eileen.

Puis il lui indique la chambre de papa et disparaît dans le service.

Ma mère se tourne vers Jay qui répond à d'innombrables messages WhatsApp que Denis lui a envoyés en privé.

— Je ne sais pas comment te remercier, lui dit-elle, la gorge serrée par l'émotion. Je...

— Plus tard, Eileen, répond-il. Marc a besoin de vous.

Elle acquiesce et m'entraîne dans un long couloir.

— Maman, je suis désolé, commencé-je. C'est ma faute si...

— Désolé pour quoi ? dit-elle, surprise. Ton père a des problèmes, tu sais.

— Non, je ne sais pas.

Je ne sais rien de lui ni de sa vie parfaite. Parfaite à l'exception d'un fils qui n'a jamais correspondu à ses attentes...

Papa est endormi. Il est très pâle mais il respire, et sans assistance. Son visage est détendu. Je me précipite vers lui et prends sa main gauche, celle qui n'est pas perfusée.

— Pourquoi, papa ?

Je découvre, au creux de son poignet, un tatouage dont j'ignorais l'existence : MADELINE.

D'ordinaire, il porte une grosse montre qui le dissimule. *Papa a le même tatouage que Denis ?* pensé-je, médusé. *Mais qui donc est cette Madeline ?* Je n'ose pas le demander à ma mère. Elle sanglote en secouant la tête, assise au pied du lit.

Marine ne tarde pas à nous rejoindre. Margaux arrive une demi-heure après. C'est Jay qui est allé la chercher. Elle est hystérique. Jay et Marine se mettent à deux pour la calmer, mais ses cris stridents réveilleraient un mort... ou bien mon père.

— Que... qu'est-ce qui se passe ? articule-t-il en ouvrant les yeux avec difficulté. Pourquoi vous êtes tous là ?

— Tu ne te souviens pas ? demande ma mère avec douceur.

— Je ne sais même pas où je suis, dit papa en se massant les tempes. Je...

Il regarde avec incrédulité sa main perfusée.

Voilà. Il se souvient.

— Tu as essayé de te tuer en avalant des saloperies ! hurle Margaux qui se débat de plus belle dans les bras de Jay.

— Margaux ! gronde celui-ci.

Elle s'échappe et se jette au cou de papa qui la serre contre lui.

— Doucement, commandé-je.

Mais elle ne m'écoute pas. Marine se précipite sur lui à son tour en me donnant un coup de coude au passage. Je serre un peu plus la main de mon père.

— Pourquoi t'as fait ça, papa ? le presse Margaux. Tu ne nous aimes plus ?

— Bien sûr que si, ma chérie, répond-il. Mais c'est... compliqué.

Au bout de quelques minutes, ma mère nous demande de partir :

— Laissez-le se reposer, dit-elle d'un ton ferme. Vous pouvez attendre dans le couloir ?

Nous obéissons à contrecœur. Je ferme la marche. Avant de tirer la porte, je me retourne. Maman s'assoit sur le lit et embrasse mon père sur le front. Il hésite, puis il la serre dans ses bras et éclate en sanglots. C'est la première fois de ma vie que je le vois pleurer. C'est déroutant...

— Pourquoi, Marc ? demande ma mère en l'étreignant à son tour.

— Je ne peux pas vivre sans toi, Eileen. J'ai essayé, mais c'est trop dur.

Je ferme la porte, assailli d'émotions contradictoires. Est-ce qu'ils vont se remettre ensemble ? Depuis deux ans, j'espère que Denis deviendra mon beau-père, mais il n'a jamais manifesté le moindre intérêt pour ma mère. Quant à mon père, il lui a rendu la vie si difficile que je me suis toujours demandé s'il l'aimait. Il faut croire que oui, à sa façon. Mais est-ce suffisant pour elle ?

À peine sommes-nous sortis du service que Marine m'accable